

SOMMAIRE

Prévost encore	9
I. LABYRINTHES.....	13
1. Préambule.....	13
2. Labyrinthe absolu.....	16
3. Obscurités.....	18
4. Impossible sincérité	20
5. Allusions autobiographiques	23
6. Prévost d'Exiles	26
7. Aventure de la mémoire.....	28
II. RÉCIT MÉMORIAL	31
1. L'histoire en procès.....	31
2. Mystifications	36
3. Trame chronologique	42
4. Mémoire active	47
III. HISTOIRE BRÛLANTE	51
1. La fin d'un monde.....	51
2. Pères et fils	56
3. <i>Manon Lescaut</i> au temps de Louis XIV	60
4. Cendres vivantes.....	66
IV. RÉCIT FOURVOYÉ	71
1. Distance narrative	71
2. Des Grioux écrivain	75
3. Apologies voilées.....	79

V. APPARITIONS SURPRENANTES.....	87
1. Pyramides imaginaires	87
2. Double image de Manon.....	93
3. Paroles lointaines.....	96
4. Fantômes amoureux	101
VI. ITINÉRAIRES SECRETS	105
1. Cartes fallacieuses.....	105
2. Géographie symbolique	109
3. Chevaux fumants.....	114
4. Mourir pour un carrosse	118
VII. ESPACES IMMENSES.....	123
1. Exils et retours.....	123
2. Utopies historiques	128
3. L'extrémité du monde	133
4. Philosophie de l'histoire.....	138
VIII. CINQ OU SIX PASSIONS.....	143
1. Les passions primitives.....	143
2. La passion prédominante et l'amour.....	150
3. Mouvements particuliers du cœur.....	153
4. Refoulement.....	157
IX. CHEMINS DE L'ESPÉRANCE.....	163
1. L'action passionnelle.....	163
2. Espérance et désespoir	168
3. Entre l'intention et l'acte.....	171
4. La passion des Lumières	176
X. EFFETS DE MIROIR.....	181
1. L'ironie du romancier	181
2. La vieille femme de Pacy.....	184
3. Et la jeune aventurière.....	191
4. <i>Manon Lescaut</i> , suite et fin.....	194

XI. LE FIL DE LA PHRASE	199
1. Fil d'Ariane	199
2. Les variantes de <i>Manon Lescaut</i>	203
3. La phrase en labyrinthe	213
4. L'infinie variété du style	216
XII. LES TRAJETS DU LECTEUR	221
1. Une opération commerciale	221
2. Les rééditions de <i>Manon Lescaut</i>	223
3. Histoire de livres.....	232
Œuvres de l'abbé Prévost	237

PRÉVOST ENCORE

Préface à la seconde édition

Vingt-cinq ans ont passé. Ce petit livre vit encore, comme un feu mal éteint. Ainsi disait Prévost en exergue du *Pour et Contre*. Ce feu qui dure, c'est sans doute, comme je le pensais alors, la passion de Prévost. Elle ne m'a jamais quitté, mais aujourd'hui comme hier, j'ai du mal à la définir. Certes, j'ai entre-temps fréquenté beaucoup d'écrivains captivants (Marivaux, Crébillon entre autres), et aussi beaucoup de journalistes du XVIII^e siècle. Prévost seul m'a constamment fasciné. Dans cette famille nombreuse, il est comme le rebelle, l'imposteur, le fugitif, l'apostat, le menteur, celui qu'on ne pourra jamais réduire. Il fascine d'emblée parce qu'il parle de lui-même, mais sous des masques innombrables. Plus qu'aucun romancier de ce temps-là, il choisit le roman pour multiplier les aveux sous les mensonges, se dire et se cacher. Ce qu'il avoue sous toutes sortes de formes, c'est l'échec, l'équivoque, la vie sans gloire, l'aventure qui finit mal, un immense gâchis. On ne compte plus ces héros de la mésaventure, qui n'ont jamais cessé de se tromper : Cleveland, le doyen de Killerine, Ferriol, le Commandeur de Malte, l'abbé Brenner. J'aime le dédain du Commandeur pour les mémorialistes qui ont pour seul souci « d'amuser par des faits agréables, ou de faire honneur à [leur] esprit ». Les héros de Prévost ne cessent pas de se détruire, et tout en parlant de leurs misères, ils traitent de l'essentiel : l'amour perdu, la mort instante, la vaine recherche d'un port, d'une vérité reposante.

Tous me donnaient l'impression de tourner en rond, de se perdre en d'immenses périple qui les ramenaient toujours vers un centre

caché : un paradis perdu, ou l'asile du tombeau, ou simplement le besoin d'écrire, de se perdre dans le récit. Il me semblait qu'à l'image du voyage inachevé se superposait celle du récit interminable : quand un écrivain figure un labyrinthe, l'image de l'invention romanesque n'est jamais loin. Esquissant, au soir de sa vie, sa carrière de romancier, Prévost évoquait un « monde souterrain », des « routes secrètes ménagées par la nature ». Les cavernes, les pyramides impénétrables, les îles inabordables, les fouilles dans un tombeau qui s'écroule, le pays dont on ne retrouve plus la trace, mais encore l'être aimé qui devient fantôme, ou énigme : toutes ces images nous renvoient à la raison profonde du roman et de ses intrigues, à ce qui pousse Prévost à écrire, à décrire ses « exils », à composer des romans sans issue, mais dans lesquels le lecteur doit se perdre à son tour. Sous une forme cryptée, Prévost réfléchit constamment à l'art du récit ; ce romancier qu'on croirait instinctif est de ceux qui ont le plus réfléchi à l'art du roman, ce « mensonge qui dit la vérité », cette quête fictive qui conduit aux secrets du cœur.

Peu à peu, pris dans ces « rets imperceptibles », je cherchais du sens aux plus infimes notations : pourquoi Prévost insistait-il sur les « chevaux fumants » de Pacy, et sur « une vieille qui criait » ? et pourquoi une clé d'une grandeur prodigieuse qui ouvrait les portes de la prison ? et les corsaires affrontés par Tiberge, que venaient-ils faire là ? Et tant de courses, de carrosses, de fuites éperdues pour revenir au point de départ du récit. Dans *Manon Lescaut*, court récit d'une telle plénitude, mais aussi dans *Cleveland*, dans la *Grecque moderne*, et l'on pourrait dire encore dans les *Contes singuliers* qui parsèment *Le Pour et Contre*, on ne cesse de s'étonner devant les détails incongrus, énigmatiques, sur des images décolorées qui se cachent sous la cendre. On s'interroge sur telle expression qui semble hanter l'auteur : « voué aux furies », *furori sacrum*, qui réapparaît dix fois, comme le sésame d'un enfer intérieur. Et puis encore, toutes ces figures d'un être adoré, encore enfant et déjà femme, sœur et épouse, qui se déguise en jeune garçon, qui fuit un rival redoutable, qui

mourra pourtant : on le retrouve dans les *Mémoires d'un homme de qualité*, dans *Cleveland*, dans la *Grecque*, dans le *Commandeur*. Personne n'a su donner à l'illusion amoureuse une présence-absence aussi émouvante.

Ce qui entraîne le lecteur, c'est le désir d'en savoir plus, d'explorer jusqu'au bout le mystère du récit. Mais les romans de Prévost sont déceptifs. Il n'est pas de ceux qui savent d'emblée où ils vous mènent, qui composent sur un plan, qui soulignent le sens. Ces immenses romans sont visiblement imparfaits : on y trouve des impasses, des longueurs, des redites. Cet écrivain qui improvise à un rythme prodigieux, qui, dit-on, ne raturait jamais, qui pouvait, au gré de son éditeur, écrire cinquante pages de plus, et qui retombait toujours sur ses pieds, cet écrivain n'a rien d'un maître d'œuvre impeccable. Il faut prendre ses romans comme ils sont, blocs de prose « chus d'un désastre obscur ». Ce qui fait leur imperfection fait aussi qu'ils sont inépuisables, qu'ils ne semblent jamais avoir livré leur secret. Autant de raisons qui fondent la passion de Prévost, qui font qu'on découvre encore, dans ce massif de romans bruts, des routes secrètes, des cavernes à parcourir, des caveaux à creuser, de nouveaux labyrinthes.

Depuis vingt-cinq ans, la connaissance de Prévost a beaucoup progressé. Bon nombre de ses romans ont été réédités, les *Mémoires d'un homme de qualité*, en partie, les *Mémoires d'un honnête homme*, la *Jeunesse du Commandeur* ; et *Cleveland* est entré récemment dans les programmes universitaires. On s'est penché sur la richesse du *Pour et Contre* et sur ses récits brefs, sur les traductions de Richardson, sur les expériences narratives de Prévost après 1740. Des programmes de recherche, des colloques, comme ceux de Nottingham (1997) ou de Paris III (2002), ont renouvelé l'approche de l'œuvre entière. Un jour, sans doute, on explorera l'immense massif de *l'Histoire des voyages*. Que de chemin parcouru depuis le temps où, ayant achevé *Prévost romancier*, je tentais d'atteindre, dans le texte de *Manon Lescaut*, quelques obsessions secrètes du romancier. Sans doute, je n'étais pas le seul ; et

très tôt j'ai rencontré des passionnés de Prévost, qui lisaient avec émotion le *Philosophe anglais*, et avec étonnement la *Grecque moderne* ou les *Mémoires de Malte*, qui avaient ouvert les premières pages des *Mémoires d'un homme de qualité* et y avaient, sans le savoir, contracté la passion de Prévost. Nous étions un peu comme les premiers lecteurs de la *Nouvelle Héloïse*, unis et dispersés, certains d'avoir découvert seuls un très grand écrivain qui ne parlait qu'à nous. Qu'en sera-t-il demain ? Pendant plus de cent ans, on a oublié tout ce qui, de Prévost, n'était pas *Manon*. Et pourtant, comment comprendre le pur chef-d'œuvre sans le replacer dans l'imposant massif prévostien ? L'habitude en est prise aujourd'hui peut-être ; mais le destin d'une œuvre est toujours imprévisible. Ce petit livre parle du moins de tout Prévost : de *Manon Lescaut*, de tous les romans de Prévost, et de leur auteur, ce génial menteur qui nous défie de loin.

Jean Sgard
Mai 2010

I

LABYRINTHES

« Mais pénétrer dans le cœur, qui passe pour impénétrable ! Oui, si malgré les préjugés communs, des routes secrètes, ménagées par la nature, en ouvrent l'accès à ceux qui peuvent les découvrir. Je les ai cherchées pendant quarante ans, et j'abandonne au lecteur le jugement de mes découvertes. »

Le Monde moral, VI, 289¹.

1. PRÉAMBULE

Écrire une fois encore sur *Manon Lescaut* peut paraître dérisoire. Il s'agit, comme on le verra, du roman le plus souvent réédité de notre littérature, et le plus souvent commenté. Bon an mal an depuis une trentaine d'années, on voit paraître régulièrement dix ou douze articles, chapitres et préfaces consacrés à cette œuvre aussi claire qu'énigmatique. Que dire qui n'ait été dit et redit ? Et surtout, que dire qui n'ait été dit par Prévost ostensiblement ? À vrai dire, ce petit livre ne présente pas de nouvelle interprétation ; il s'appuie sur la multiplicité des interprétations, sur leurs parcours favoris, sur leurs redites, et sur le système narratif qui les provoque. Si les exégèses tournent inlassablement autour des mêmes problèmes, peut-être est-il plus simple d'admettre que le romancier l'a voulu, qu'il a organisé notre parcours, et que rien ne l'intéresse moins qu'une conclusion ou

1. Nos références renvoient aux *Œuvres de Prévost* (Presses Universitaires de Grenoble, 1976-1986, 8 vol.), sauf pour l'*Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, pour laquelle je cite mon édition (G-F, 2006).

une leçon explicite. D'où cette hypothèse de départ : il n'est pas d'interrogation qui ne nous soit suggérée par l'auteur ; nos errances et nos impasses font partie de ce système concerté auquel convient l'image du labyrinthe ; ces romans sont conçus de telle sorte qu'on s'y perde.

Est-ce à dire que toutes les lectures se valent ? Non, car le texte possède aussi une extraordinaire cohérence dont on ne finira jamais d'épuiser le détail ; et l'on peut toujours lire mieux, c'est-à-dire relier chaque image ou chaque expression au réseau qui lui donne son sens. Chacun des chapitres qui suivent dérive le plus souvent d'une petite phrase dont le sens m'a paru se développer à travers toute l'œuvre de Prévost. Il n'est pas de détail qui soit insignifiant : les chevaux fumants, les corsaires espagnols, les apparitions ou les cendres vivantes dévoilent à leur manière un pan de l'imaginaire prévostien. La cohérence du texte peut aussi reposer sur une armature moins visible, à demi effacée, qu'il nous appartient de restituer : trame chronologique, références historiques, topographie symbolique, réseaux sémantiques. Les conditions d'interprétation qui s'imposaient aux premiers lecteurs de Prévost ont en partie disparu ; il vaut parfois la peine de les rétablir dans la mesure du possible. Montrer que *l'Histoire du chevalier des Grieux* s'éclaire aux derniers feux du règne de Louis XIV, ce n'est pas simplement se livrer à une lecture historique, c'est aussi approfondir la résonance symbolique de l'œuvre. Et puisque toute lecture d'un texte ancien est plus ou moins historique, fût-ce à travers l'imagerie la plus floue, mieux vaut revenir à l'histoire qui a nourri l'imagination de Prévost.

Tout en m'attachant essentiellement à *l'Histoire du chevalier des Grieux*, je n'ai jamais en vue qu'un seul texte de Prévost, celui de ses œuvres romanesques, prises dans leur totalité. Sans doute s'agissait-il par là de réduire le mystère central de cette œuvre : pourquoi cette suprématie du bref récit, à côté de l'obscurité qui couvre encore tant de ses romans, aussi profonds et souvent plus ambitieux ? Quel

hasard de transmission, quel accident de l'histoire littéraire, quelle paresse incurable des éditeurs ou du public ont pu autoriser pareille injustice ? Mais outre le désir de rendre à tant d'œuvres perdues un peu de leur lustre, j'ai voulu déplier le texte de Prévost, le dérouler progressivement, pli selon pli : à cela se réduit mon explication. Je n'ai pas affaire à « ce bon abbé Prévost, auteur de *Manon* ». Je parle d'un écrivain qui se nommait Antoine Prévost, qui signait ses romans « Prévost d'Exiles » et qui, outre l'*Histoire du chevalier*, publia douze romans dont aucun n'est indifférent, douze romans qui seraient connus aujourd'hui s'ils n'avaient été rejetés dans l'ombre par l'éclatant chef-d'œuvre.

L'idée que Prévost nous donne de son œuvre à la fin de sa vie traduit une immense ambition. Quand dans son dernier roman, *Le Monde moral*, il tente de résumer son entreprise, il l'envisage comme un seul parcours ; il parle en romancier pour qui la connaissance du « cœur » exige des plongées, des aventures, des itinéraires nouveaux. Le cœur n'est plus l'obscur repaire du péché ; on le devine comme une région inconnue, dont la richesse reste à découvrir ; et le romancier qui par choix s'est voué à l'espace fictif, aux cheminements et aux grandes errances, apparaît soudain comme le géographe de ces terres sans nom. Ces routes secrètes jalonnent en effet les romans de Prévost. Ses héros parcourent les grands chemins, errent à travers les archipels, s'aventurent dans les grottes et les tombes, en quête d'obscurs secrets. Il leur arrive le plus souvent de se perdre ; le romancier, lui, ne quitte jamais leur trace. Historien de ces voyages et architecte de ces dédales, il réunit toutes les errances désordonnées pour en livrer le sens au lecteur. Car l'auteur, en véritable romancier, ne désigne pas un sens privilégié, et le dernier mot appartiendra toujours au lecteur : à lui de parcourir le massif romanesque et d'en éclairer la géographie symbolique. Les routes du romancier, « ménagées par la nature », suivent les itinéraires de la mémoire, de la confession, de l'affrontement dramatique, des enquêtes indiscretes sur l'origine des passions et des conflits. Prévost les représente toutes,

sans ouvertement conclure ; il nous ouvre seulement les voies de l'interprétation, les voies de la lecture et des « routes secrètes ». Oublions donc l'abbé, ses mésaventures et le destin de son unique succès, pour ne plus voir que le romancier aux prises avec les labyrinthes du récit. Peut-être, par cette image, a-t-il défini le roman dans ce qu'il a d'essentiel : un enchevêtrement de parcours, un espace organisé, mais plus encore, une aventure de la mémoire à travers ses souvenirs, ses fantasmes, son désir.

2. LABYRINTHE ABSOLU

On pourra définir le labyrinthe comme un « parcours tortueux, où parfois il est facile, sans guide, de perdre son chemin »² ; ou encore comme un enchevêtrement de chemins, d'impasses, d'obstacles au bout desquels le voyageur peut parvenir à un centre ou à une issue ; mais aucune définition n'englobe tous les types de labyrinthes, réels ou imaginaires. On en connaît de simples, qui mènent le voyageur, par une voie unique mais difficile, à un terme qui sera la sagesse, la connaissance, la vérité, la Jérusalem retrouvée. On connaît des labyrinthes doubles, qui entremêlent à l'infini un parcours trompeur et un parcours juste, laissant le voyageur hésiter entre le vice et la vertu, entre le vrai et le faux. Par ordre de complexité croissante, on se trouvera amené à imaginer le labyrinthe absolu, dans lequel le voyageur ne peut que se perdre ; le labyrinthe de Cnossos en était déjà l'image ; elle s'applique assez bien à de pures conceptions de l'esprit comme ces entrelacs de Vinci dont le dessin ne pouvait jamais révéler que le nom de l'auteur « Leonardus Vinci »³, ou encore, au roman. La définition du labyrinthe convient en effet très précisément au roman, cet enchevêtrement de parcours, d'obstacles, d'errances au terme desquels le héros peut parvenir à un point central, ou à une

2. Voir P. Santarcangeli, *Le Livre des labyrinthes. Histoire d'un mythe et d'un symbole* (1967), trad. fr. NRF, 1974, p. 47 et s.

3. Voir M. Brion, *Génie et destinée. Léonard de Vinci*, Albin Michel, 1952, chap. VIII.

issue. Et l'on pourrait sans peine distinguer des parcours à voie unique (romans épiques, pédagogiques, ou romans à thèse), des romans à double entrée ou double sortie, de caractère plus initiatique, dans lesquels le choix entre le bien et le mal, le vrai et le faux, resterait longtemps indécis. On imaginera enfin des labyrinthes romanesques sans aucune conclusion ; le lecteur peut alors refaire en tout sens le parcours, s'interroger sans fin sur les choix du héros ; peut-être ne parviendra-t-il jamais qu'à déchiffrer au cœur du roman la malice de l'auteur. Tels seraient les romans de Prévost.

Par rapport au labyrinthe architectural, dont il existe toujours un moyen de sortir – à moins que l'architecte, comme dans le cas du dédale de Cnossos, ne se soit envolé par le haut –, le labyrinthe romanesque dispose d'une infinité de moyen pour perdre son héros, ou ses lecteurs ; et à moins de se vouloir totalement édifiant, on voit mal comment il pourrait y renoncer. L'œuvre littéraire a pour objet le plaisir ; et le plaisir, pour le lecteur, sera de se perdre. Ce n'est pas la sortie qui l'intéresse, ni la conclusion ; à supposer même qu'il y en ait une, il gardera toujours le plaisir de rêver, et d'inventer ses propres chemins. Le roman, comme objet de lecture, est donc bien un parcours que l'on prend en tout sens, que l'on suit sur les traces du héros, tantôt l'accompagnant, tantôt le dominant de haut. Que le héros se perde ou se sauve, le lecteur n'éprouvera qu'en partie ses inquiétudes ; il a le privilège, comme l'architecte, de pouvoir se sauver par en haut. Telles sont les possibilités du labyrinthe absolu, dont les romanciers du XVIII^e siècle ont découvert la richesse. Ainsi Lesage promène-t-il son héros, dans le *Diable boiteux*, à travers le dédale de Madrid, pour le plaisir de l'édifier, mais peut-être aussi de le perdre : qui sait si le dénouement est heureux et concluant ? Le lecteur attentif pourra en sentir la dérision, parcourir indéfiniment le labyrinthe, et y déchiffrer le nom du diable, confondu avec l'auteur. Challe, Crébillon, Diderot ont imaginé toutes sortes de labyrinthes absolus, de corridors de miroirs, d'égarements sans fin, de parcours en jeux de l'oie. Ils ont exprimé l'inquiétude du héros indécis, égaré, indéfiniment surpris

dans une quête qui n'a pas de fin. Prévost est sans doute le seul à avoir exploré délibérément les labyrinthes de la mémoire. Ses héros racontent une vie complexe, faite de voyages, d'exils, de drames imprévisibles, de vaines aventures ; ils cherchent eux-mêmes à en retrouver l'unité et le sens ; ils n'y parviennent jamais totalement. Au dédale de l'existence se surimpose la quête de la vérité à travers les souvenirs de la vie revécue, du labyrinthe repris en sens inverse. On se perd au cours de sa vie ; on se perd plus encore dans ses souvenirs, car les passions qui ont dévoyé l'existence traversent encore le récit. C'est pourquoi les romans de Prévost illustrent si bien la forme du labyrinthe absolu. Bien loin de nous donner la carte du monde moral, Prévost nous invite au vertige.

3. OBSCURITÉS

Voici donc treize romans⁴, qui présentent des itinéraires complexes ; qui suggèrent la quête d'un secret ; et puis autant de narrateurs incertains, qui tentent de trouver le point de lucidité d'où il leur serait possible de décrire leurs aventures ; et puis encore un romancier énigmatique, plus ou moins mêlé à son récit, et qui prétend nous livrer le résultat de ses investigations ; voici enfin le lecteur, qui s'égarer par les mêmes routes, mais qui sera, en définitive, le seul juge de leur sens. Tous auront en vue un centre, une vérité dont aucun n'est totalement le maître. Du moins pouvons-nous approcher ce centre secret que Prévost nomme le « cœur », cœur de l'homme, cœur du récit. Treize narrateurs, auxquels il faut adjoindre autant de narrateurs secondaires, s'interrogent sur leur passé, sur leurs amours, sur les

4. Si l'on compte *Manon Lescaut* comme une œuvre distincte, Prévost a publié treize romans : *Les Aventures de Pomponius* (AP), *Mémoires d'un homme de qualité* (MHQ), *Manon Lescaut* (ML), *Cleveland* (C), *Le Doyen de Killerine* (DK), *Histoire d'une Grecque moderne* (GM), *Les Campagnes philosophiques* (CP), *La Jeunesse du Commandeur* (JC), *Les Voyages de Robert Lade* (RL), *Mémoires d'un bonnête homme* (MHH), *Le Monde moral* (MM). Dans les deux romans historiques, *Histoire de Guillaume le Conquérant* (GC) et *Histoire de Marguerite d'Anjou* (MA), l'historien doit être considéré comme un narrateur. Nous désignerons ces textes par les abréviations correspondantes.

dramas qui les ont acculés au doute, à la solitude ou à un succès dérisoire. Toute carrière semble se déduire d'un engagement initial « dont il est aussi impossible à la vertu de se défendre qu'il l'a été à la sagesse de les prévoir » (*ML*). À l'origine se trouve toujours une rencontre, une passion, une erreur qui se transforme en destin. Est-ce le fait d'une fatalité, ou d'un choix délibéré, d'une postulation profonde qui guiderait la conduite du héros tout au long de son existence ? Le mystère du cœur semble toujours résider dans ce choix obscur des passions. Quand Renoncour, le héros des *Mémoires d'un homme de qualité*, force la sépulture de Tusculum, il y trouve les traces d'un crime archaïque : trois statues énigmatiques, groupées autour d'une cendre fuligineuse, semblent témoigner d'un crime délibéré et inexpiable. Lorsque Cleveland explore le dédale de Rumney-Hole, c'est aussi pour y découvrir un couple maudit : Axminster, son père adoptif, au chevet de Lady Axminster, qu'il a assassinée dans un mouvement de jalousie mal fondée ; et dans la même caverne, Cleveland va vivre avec sa mère, dans une douce cohabitation, pour échapper à la hantise de son père naturel, Cromwell. Dans *Le Monde moral* encore, on verra le P. Célerier, enfermé dans une cellule de la Trappe de Mortagne, expier la mort de sa femme, qu'il a tuée dans un instant de jalousie aveugle. On sera tenté de croire qu'au centre du labyrinthe subsistent les vestiges d'un drame œdipien : Prévost, qui a lu Sophocle, semble souvent concevoir une tragédie primitive dans laquelle le père et le fils s'affrontent violemment autour d'une femme innocente au visage maternel ; plus souvent encore la victime prend les traits d'une sœur trop aimée, disputée aux vieillards et promise à la mort. Tel est le cas de Julie au début des *Mémoires d'un homme de qualité*, de Manon, ou de Théopé dans *l'Histoire d'une Grecque moderne*. Mais si l'amour est marqué, dès l'origine, par la fatalité de la jalousie, là n'est pas pourtant le seul secret des passions. Le jeune amant fait tout pour échapper à l'emprise familiale, pour choisir le sentiment pur, en toute liberté. Il vivra pour l'amour, aux dépens de la gloire, de la sagesse, de la richesse. « Tout pour l'amour, ou le monde bien perdu » : le titre de

la tragédie de Dryden traduite par Prévost pourrait s'inscrire en épigraphe de tous ses récits. Il advient alors que ce choix passionnel entraîne le héros dans des aventures moins sublimes : il abandonne son pays et sa famille, se jette dans toutes sortes d'entreprises mal conçues, au terme desquelles il se retrouvera exilé, dissident, renégat ; il n'est pas rare qu'au terme du récit , on le voie dans une île, une prison, une cellule où il paraît expier quelque faute inavouable : Rosambert à la Trappe de Buon-Solazzo (*MHQ*), l'« honnête homme » dans la forteresse d'Innsbruck (*MHH*), Brenner à la Bastille (*MM*) s'interrogent sans fin sur l'enchaînement de malheurs ou d'erreurs qui les a conduits au désespoir. Les moins coupables de ces héros ont été à l'occasion infidèles, parjures, menteurs ou tout au moins équivoques, si bien que l'existence la moins répréhensible paraît composée de menues trahisons – l'histoire de des Grieux en serait un bon exemple. À la culpabilité originale s'est donc substituée une sorte de culpabilité existentielle : tous les héros de Prévost avouent finalement la même misère fondamentale. Le cœur humain, c'est donc à la fois l'amour, l'espérance, la richesse illimitée des mouvements intérieurs : c'est aussi la mauvaise foi, les concessions aux tentations présentes, les compromis, et un inévitable gâchis. Personne n'a dit mieux que Prévost la splendeur des grandes passions et la misère de leur enlèvement. C'est pourquoi il serait trop simple de réduire le mystère des passions à quelque drame œdipien d'où naîtrait un destin tragique. Associé à la passion dès ses débuts, il y a aussi cet égoïsme indéracinable, secrète défaillance de la passion. Au centre du labyrinthe, on devine donc la faute : faute divine du créateur, qui refuse toute issue aux passions naturelles, mais faute humaine aussi, dans la mesure où le héros refuse d'avouer ses propres desseins.